

CAMILLE DE VULPILLIÈRES

« **DIS
MERC
À LA
DAME** »



QUE SIGNIFIE LA POLITESSE?

Flammarion **Antidote**

Extrait de la publication

Anti dote

HALTE AUX CONSENSUS MOUS,
AUX FAUSSES ÉVIDENCES,
À L'OPPOSITION STÉRILE DES EXPERTS!
BIENVENUE À TOUS CEUX
QUI VEULENT SE CONSTRUIRE UN AVIS,
PAR EUX-MÊMES ET POUR EUX-MÊMES.
IMPERTINENTS ET CRITIQUES,
CES PETITS ANTIDOTES LEUR SONT DÛS.

**La politesse n'est jamais application,
soin scolaire, exécution machinale ;
elle est prévenance, préoccupation,
jeu de réflexion et jeu d'esprit,
bref : jeu de société.**

Flammarion

Extrait de la publication

« Dis merci à la dame ! »

DANS LA MÊME COLLECTION

Yann Dall'aglio, *Une Rolex à 50 ans – A-t-on le droit de rater sa vie ?*

Mathias Roux, *J'ai demandé un rapport – La politique est-elle une affaire d'experts ?*

Guillaume Pigeard de Gurbert, *Fumer tue – Peut-on risquer sa vie ?*

Normand Baillargeon, *Liliane est au lycée – Est-il indispensable d'être cultivé ?*

Yann Dall'aglio, *Jt'm – L'amour est-il has been ?*

Jean Salem, *Élections piège à c...s – Que reste-t-il de la démocratie ?*

Samuel Pelras, *Un geste pour la planète – Peut-on ne pas être écolo ?*

Camille de Vulpillières

« Dis merci à la dame ! »

Que signifie la politesse ?

Flammarion **Antidote**

© Flammarion, Paris, 2012.
ISBN : 978-2-0812-5697-2

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Vous êtes dans le bus. Il est 17h30, un vendredi. Le véhicule est bondé, l'atmosphère électrique. Vous êtes installé au fond, coincé entre un homme un peu fort, à la voix tonitruante, qui raconte sa semaine au téléphone, et une mère accompagnée de deux enfants tapageurs. À l'avant, un incident attire votre attention : une femme âgée reproche à un jeune homme assis de ne pas lui avoir cédé sa place et lui signale, d'un ton acerbe, le doigt pointé sur la vignette qui le confirme, que le siège est réservé aux personnes prioritaires.

Les gens se heurtent, tout n'est que cohue dans l'espace trop étroit, et la tension est palpable. Voilà la vieille dame, assise, qui marmonne l'habituel couplet sur le « manque d'éducation » des jeunes ; et qui lance au jeune fautif un acrimonieux « Vous et la politesse, vraiment, ça fait deux ! » Au-dessus

« DIS MERCI À LA DAME ! »

des fenêtres, des affiches énoncent les règles du « guide du voyageur ». « Si tout le monde profite d'une conversation personnelle, elle n'a plus rien de personnel », rappelle un encadré, sans effet aucun sur la verve impudique de votre voisin. À côté, un écriteau claironne : « Dans le bus, je valibus. » Dans le but d'inciter au civisme (apparemment compris comme un synonyme de « civilité »), ces affiches mettent donc sur le même plan le fait de ne pas gêner ses voisins et le compostage de son billet. L'espace commun est régi par une série de codes énoncés sous la forme d'articles de règlement ou de devises auxquels les voyageurs peuvent se référer en cas de litige. À coups de formules et de recettes, on croit pouvoir faire de la cohabitation l'objet d'un traitement technique, automatique, d'un savoir-faire ou d'un « savoir-voyager ».

En réalité, ce qui manque dans ce bus, c'est un mélange de retenue, de discrétion et de distance formelle qui relève plus de la politesse que du « savoir-voyager » ; car la vieille dame qui cherche à faire respecter les règles destinées à assurer le côtoiement paisible des voyageurs est, tout autant que le jeune homme qui les bafoue, source de désagréments et de tensions. La campagne de la

RATP cherchant à promouvoir le civisme/la civilité se présente comme un ensemble d'injonctions ponctuelles, et ne se justifie que par son efficacité ; c'est son effectivité seule qui légitime le règlement, « parce que c'est comme ça » et que « si chacun fait ses propres règles, tout se dérègle », pour citer le *leitmotiv* de la campagne en question. Cette devise identifie ce qui, dans les rapports entre les gens, appelle une codification, opération commune à l'instauration des règles de politesse et des articles de loi ou de règlement. Mais précisément, appliqué au domaine de la politesse, elle témoigne d'une opération pour le moins paradoxale, en ce qu'elle vise à réglementer et à rendre automatique une attitude de respect et d'attention qui n'aurait pourtant de signification réelle que spontanément endossée. Chercher à faire de l'espace commun un lieu de conjugaison harmonieuse à coups d'articles de règlement, c'est s'exposer à ne régenter que des rapports robotisés et désincarnés.

Que céder sa place à une personne fragile constitue une règle de politesse à cultiver relève de l'évidence ; pour autant, que des places prioritaires soient explicitement réservées à cet effet et puissent faire l'objet d'une réclamation « légale » ne nous fait-il pas passer dans un domaine autre ?

« DIS MERCI À LA DAME ! »

S'agit-il d'une simple explicitation du caractère automatique et hypocrite avec lequel les usages de politesse sont le plus souvent appliqués ? Ou bien ce changement formel transforme-t-il le type de rapports entre les hommes ? En d'autres termes, y a-t-il dans les règles de politesse quelque chose que les règlements de la RATP ne peuvent comprendre et englober ?

Demander à la politesse de rendre les codes qui gouvernent la vie dans notre société plus humains et incarnés semble pour le moins paradoxal. On aurait en effet plutôt tendance à associer la notion à un formalisme et à une distance qui seraient aussi éloignés de la spontanéité que les énoncés de règlement. Le ton humoristique adopté par la RATP pour sa campagne ne serait donc que la recreation artificielle d'une chaleur et d'une spontanéité que la politesse tient précisément à distance. Aussi, puisque demander à tous de maîtriser et respecter les règles de politesse semble un idéal illusoire (cf. le niveau de décibels adopté par votre voisin), pourquoi ne pas en faire l'objet d'une explicitation et d'une inscription réglementaire ? Après tout, la politesse n'est-elle pas, elle aussi, un domaine dont les préceptes ne se justifient que par la ritournelle « parce que c'est comme ça » ?

Entre le règlement et les règles de politesse, le point commun, c'est leur statut de norme. C'est-à-dire qu'il s'agit dans les deux cas de prescriptions à portée générale, qui prétendent au statut d'impératifs. Cependant, alors que le règlement s'inscrit en toutes lettres, est porté à la connaissance de tous et se réfère à une autorité, la règle tire sa valeur impérative d'une inscription plus ambiguë dans les usages et les mœurs. Dans le domaine de la politesse en particulier, on est fondé à se demander si les règles ne sont pas généralement empreintes d'arbitraire et ne fonctionnent pas plus comme des marqueurs sociaux, comme des outils de reconnaissance et de discrimination, que comme de véritables adjuvants et facteurs d'harmonie. Peut-on alors considérer que, la politesse et le règlement ayant en commun le caractère stéréotypé des gestes et attitudes qu'ils prescrivent, le passage de la première au second constitue un gain de clarté, d'efficacité et de généralité, et non un changement de nature ?

Ce trajet en bus vous a forcé à faire le deuil de votre monde idéal où ne se rencontrent que chevaliers et précieuses. Vous êtes exaspéré par vos semblables. Le règlement, qui fait de la cohabitation harmonieuse une mise en relation d'hommes

« DIS MERCI À LA DAME ! »

schématiques, de robots, n'est-il pas alors le compromis le moins désastreux, en ce que, comme la politesse, il tiendrait à l'écart la violence, mais ajouterait à la politesse l'efficacité de l'explicitation ? Entre la possibilité de pointer du doigt un écriteau « Prière d'éteindre vos téléphones portables » et l'impératif de supporter, impassible et stoïque, les vociférations de votre voisin, que choisissiez-vous ?



CHAPITRE PREMIER

La platitude

Entre l'affichette dans le bus intimant d'éteindre son téléphone et la règle de politesse qui enjoint de ne pas déranger ses voisins, la distance est celle qui sépare l'explicite de l'implicite. Le règlement s'expose et s'assume comme tel, se divise en articles, se répète à l'infini, se modifie par arrêtés ; la règle, du moins dans le cas de la politesse, se refuse comme telle, ne se conçoit que dans le naturel recomposé, nie son caractère artificiel et exige qu'on s'en imprègne sans jamais l'explicitier. Le point commun entre règle et règlement demeure cependant leur mise en application, qui relève, dans les deux cas, d'un comportement standardisé, rendu conforme. Un partisan de l'explicitation générale des règles de politesse sous la forme d'un règlement pourrait

« DIS MERCI À LA DAME ! »

d'ailleurs alléguer que chaque règle, avant d'acquiescer le caractère d'évidence qui autorise son passage à l'implicite, se répand sous une forme explicitée. Et la politesse ne fait pas exception à cet égard, qui a souvent fait l'objet de « manuels » pédagogiques, purement descriptifs et techniques, sans aucune portée morale. Bien plus encore, l'absence d'âme et de liberté qu'on pourrait reprocher à la pratique du règlement vaut aussi pour le cas de la politesse, au point que l'expression « être poli » semble désigner une qualité toute négative plus qu'un apport réel aux relations sociales. Règle de politesse et règlement semblent donc également réducteurs et simplificateurs ; qu'est-ce qui, dans la première, résiste alors à sa transformation en article de règlement ?

Bien se tenir

En effet, entre les « tiens-toi droit », « dis merci » incessamment répétés, les contraintes dans les manières de table et l'injonction de se montrer toujours satisfait de son sort si l'on se trouve invité, par exemple, la politesse se découvre sous la forme d'une vaste entreprise de standardisation et de codification stricte des comportements. L'image caricaturale des enfants de bourgeois à qui

l'on mettait une règle dans le dos pour les forcer à se tenir droit n'est que l'aspect le plus évident du vaste appareil de contrainte qui constitue une part non négligeable de la politesse. Ces contraintes sont variables selon le temps et le lieu, mais ont pour point commun de réclamer une discipline physique qui permet en partie de rendre compte de l'origine de la politesse. Pourquoi la posture et la démarche constituent-elles de subtils indices d'origine sociale, d'éducation reçue, et ne sont-elles pourtant pas explicitement codifiées au même titre que le garde-à-vous militaire ? C'est que ces normes se sont ancrées, en Europe, dans le contexte de la société de cour, où la maîtrise de soi était une question de survie, afin de pouvoir louvoyer dans le maquis des intérêts individuels cachés et des intrigues. Le processus d'apparition des règles qui nous semble aujourd'hui aller de soi est décrit par le sociologue Norbert Elias, qui identifie à sa source « le souci de contenir l'émotivité individuelle par la "raison", nécessité vitale pour tout homme de cour, la stricte observation des convenances et le renoncement à toute tournure vulgaire ».

« Bien se tenir », c'est donc avant tout conserver en toute situation la maîtrise de ses réactions physiques, ne pas manifester trop bruyamment surprise, joie, fatigue... Cette origine indique que la

politesse cherche à valoriser en l'homme sa part de raison, afin de canaliser ses émotions et ses pulsions. La naissance des usages de politesse reflète la nécessité, à la Renaissance, de faire refluer la violence dans une aristocratie dont l'*éthos* guerrier ne pouvait convenir à la cour. On assiste alors à une entreprise de refoulement de l'agressivité et d'apprentissage de la discipline corporelle. Les premiers manuels énonçaient donc explicitement l'impératif de ne pas cracher ou faire ses besoins en public, pour prendre des exemples aujourd'hui pleinement intériorisés. De même, l'histoire de l'usage du couteau témoigne d'un reflux constant de cet ustensile ; les viandes sont aujourd'hui présentées déjà découpées, alors que le fait de découper une pièce de gibier à table fut longtemps un privilège réservé au maître de maison ou à un invité qu'on souhaitait ainsi honorer. Et si l'on n'a même plus conscience de la charge de violence potentielle que représente cet ustensile, c'est bien que la politesse a su la neutraliser. Ces exemples ne font qu'illustrer un processus plus général qui amène à confondre politesse et maîtrise de soi : l'idéal qui sous-tend les règles de savoir-vivre est celui d'un homme à l'émotivité canalisée et aux réactions mesurées.

La politesse désigne donc en un premier sens une série d'attitudes réglées et codifiées, dont l'horizon est historiquement celui de la maîtrise. Être poli suppose avant tout de ne pas se laisser aller, et « bien se tenir » vaut en un sens moral autant que physique. Cet impératif étant lié à la vie de cour et à la nécessité de masquer ses émotions afin de mener sa barque au milieu des intrigues politiques et des ambitions concurrentes, on comprend que la connaissance et le respect des règles de politesse constitue un marqueur social fort. Le modèle que cherche ainsi à imposer la politesse est celui d'un homme capable de n'exprimer ni passion, ni émotion, ni opinion. À tel point d'ailleurs que le fait d'aborder des sujets politiques, religieux, polémiques ou intimes en dehors du cercle des familiers est considéré comme impoli. Ce qui menace alors, dans cette discipline perpétuelle, c'est l'ennui, le manque de spontanéité et l'impossibilité de communiquer réellement. L'ensemble des règles de politesse semble aller vers la transformation de l'homme en robot, en un animal bien dressé et docile, mais incapable d'insuffler vie et personnalité à son comportement et à ses échanges avec les autres. La politesse semble aspirer à ne faire dialoguer que

« DIS MERCI À LA DAME ! »

des êtres privés de tripes et de profondeur psychologique ; son règne serait celui de la dissimulation au service d'une rivalité d'intérêts et de rapports de forces qui ne diraient pas leur nom.

Pour autant, l'intériorisation de ses règles, à la différence de la simple application ponctuelle d'un règlement, a des effets en profondeur : Norbert Elias analyse la manière dont certains usages, exotiques à la Renaissance, ont acquis peu à peu valeur d'évidence. Ainsi de l'usage des couverts, ou de la pudeur dans l'expression du désir sexuel, qui modifient profondément les rapports humains. À tel point que la quasi-nudité à la plage, qui était impensable il y a quelques décennies encore, est désormais chose acquise car les normes de retenue sont suffisamment intégrées. Cette intériorisation constitue une modification de ce que Elias nomme l'« économie affective » ou le « seuil émotionnel », désignant par là un « mur invisible de réactions affectives se dressant entre les corps ». La politesse et ses règles apparemment ponctuelles structurent donc notre rapport au monde et aux autres de manière bien plus profonde que nous n'en avons généralement conscience. Elle instaure tout un système de représentations et de perceptions qui font baisser notre seuil de tolérance à la violence et à la promiscuité. À ce titre, elle ne

peut se réduire à une série d'articles de règlement. La gêne que fait naître en vous la manière dont votre voisin de bus étale sa vie privée au téléphone n'est pas de nature à être abrogée ou renforcée par un simple écriteau ; elle est inscrite profondément en vous, et relève bien plus d'une vision du monde que d'un simple mode de cohabitation passagère. La politesse ne peut donc, à ce titre, se réduire à un simple *modus vivendi* ponctuel et malléable qu'on pourrait adapter à son gré, à coups de réforme et de décisions conscientes. L'ensemble de ses usages constitue bien plutôt le reflet de la manière dont notre société a appris à orchestrer la mise en relation de ses membres ; derrière le « Tiens-toi correctement ! » qu'on répète aux enfants, il y a toute une épaisseur temporelle et une volonté d'inscrire les rapports entre les hommes dans l'ordre de la raison plutôt que dans l'ordre des passions. La politesse est le résultat d'une transformation dans l'expression des conflits et des rivalités, qui de physique est devenue symbolique. Elle consiste en une codification des expressions qui repose essentiellement sur l'euphémisme.

Les règles de politesse sont donc avant tout des figures de style, des tropes sociaux reflétant un processus plus général, qui les dépasse et les transforme

« DIS MERCI À LA DAME ! »

elles-mêmes ; l'usage du couteau et son évolution dans l'histoire constitue ainsi en quelque sorte la métonymie de l'évolution générale des mœurs européennes depuis la Renaissance, qui va dans le sens d'un reflux de la violence physique immédiate et de la rivalité frontale au profit d'une *codification* des relations. Et c'est précisément cette transformation sous-jacente, cette épaisseur de sens qui ne peut se laisser saisir par une simple affichette dans le bus. Cette codification intervient donc à un niveau situé nettement en dessous de la conscience et de la subjectivité. La politesse peut alors apparaître comme une menace à l'expression de la personnalité, à la fois en ce qu'elle constitue nécessairement une mise au pas de l'individu et en ce que son statut de marqueur social peut représenter un frein à la rencontre entre les individus. Ne met-elle pas ainsi en péril le but même qui lui est assigné, à savoir rendre possible un échange pacifié et riche ?

Être bien élevé

Le danger qui guette donc la politesse dans son entreprise de codification, c'est de rendre impossible toute expression personnelle réelle et spontanée. Elle condamnerait chaque individu à se

TABLE

<i>Introduction</i>	7
Chapitre premier. LA PLATITUDE	13
Bien se tenir	14
Être bien élevé	20
Le naturel	28
Chapitre 2. L'HYPOCRISIE	41
Restons polis !	43
Mettre les formes.....	48
La formule.....	55
La souplesse	62
Chapitre 3. L'INDIFFÉRENCE.....	69
Le savoir-vivre	71

La retenue	78
La conversation.....	89
<i>Conclusion</i>	99
<i>Quelques gouttes d'antidote</i>	105
<i>Bibliographie</i>	109

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHBN000422.N001
Dépôt légal : février 2012